

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 27 (1959)
Heft: 12

Artikel: Le Noël chez la concierge
Autor: Goudin, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570558>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le Noël chez la concierge

Noël ! . . . Noël ! . . . Jésus est né
La Vierge rit au bout du monde
Et sur le Monde abandonné
Passe la frêle douceur blonde
De Celui qui va tant l'aimer !

Ce soir de Noël, dont le souvenir est un des plus émouvants de ma vie, je voudrais essayer de le raconter aujourd'hui avec des mots très simples, des mots presque enfantins, des mots qui ne ressembleraient pas au quinquagénaire désabusé que je suis devenu, mais bien plutôt au jeune homme romantique qui repose en mon cœur, et dont je ne parviens pas à me débarrasser parce que son frivole cadavre est plus lourd que ma vie.

Que le lecteur me pardonne, mais cette histoire ressemble si fort à un conte de fées, que j'aimerais bien la commencer par : il y avait une fois . . . Cela simplifierait beaucoup les choses, et l'on comprendrait, à me lire, qu'en remontant avec tendresse et sans moquerie les mille petits sentiers de rides d'un visage usé, on peut, après un bref arrêt sur la conque humide d'une bouche encore tendre, et en franchissant la fenêtre d'un regard qui doit tout son éclat au lavage secret des larmes solitaires, atteindre cette chambre royale de l'âme où repose Adonis sur un lit d'anémones et de ramages effeuillés . . .

Ainsi donc, il y avait une fois le fils d'une concierge d'un très vieil immeuble de Montmartre, à l'ombre du Sacré-Cœur, qui filait des jours moroses et était très malheureux à cause de sa mauvaise santé. Le pauvre enfant souffrait d'un mal bizarre dont le nom finissait en chisme, en hyde ou en ique, autour duquel les docteurs à lunettes et à bêtise perdaient leur latin. Pour être franc, je dois dire qu'en ce temps-là, on savait encore peu de chose de la leucémie, cette sournoise maladie qui évoque les horreurs de la Révolution française, les globules blancs luttant contre les globules rouges.

Ce charmant fils de concierge portait paradoxalement le prénom un peu snob de Gérard, de quoi sa mère avait fait tout simplement Gégé.

Sur un corps efflanqué de chat de gouttière qui n'aurait pas bouffé de souris depuis trois semaines, Gégé avait le visage le plus joli du monde. Imaginez une sorte de triangle pâle bridé par deux yeux de Chinois au milieu duquel riait un petit nez inachevé, des pommettes saillantes que la fièvre fardait de rose, une bouche vaporeuse et sans tracé digne de Marie Laurencin, et, recouvrant magnifiquement ce pastel maladif, une épaisse chevelure noire, luisante, pleine de petites vagues bleues qui semblaient danser sur une plage de satin noir.

Gégé — puisqu'il faut l'appeler par son diminutif — passait ses journées dans un fauteuil, un œil sur le livre posé sur ses genoux, l'autre œil regardant glisser la vie maussade de l'immeuble à travers la petite fenêtre que l'on ouvrait pour remettre leur courrier aux locataires.

En ce temps-là, tous ces indifférents et ces égoïstes que sont les amis ne m'avaient pas encore abandonné, et je recevais beaucoup de lettres. Cela me donnait l'occasion, chaque matin vers les onze heures, après le passage du facteur, de recevoir ma provende épistolaire des mains diaphanes de Gégé et de causer avec lui. Sa conversation me ravissait, parce que ce garçon, âgé de vingt-deux ans, avait gardé l'âme orgueilleuse et enfantine d'un gamin de douze ans. Son inculture même y ajoutait je ne sais quel jeu un peu animal, et quand il faisait des cuirs, ces cuirs étaient si jolis que l'on eût souhaité pouvoir s'y tailler une paire de babouches pour cheminer, avec lui, dans les sentiers arabes des Mille et une Nuits. Il arrive ainsi que la maladie fige un garçon à l'âge de son âme, et que les années glissent sur un corps débile sans lui ôter sa fleur et son parfum.

Le jour où se passe cette histoire était le jour de Noël. Il n'est pas nécessaire de croire en Dieu et d'aller à l'église, pour trouver que ce jour, qui fête la nativité de Jésus, est le plus adorable jour de l'année. Un jour de coupe en cristal auprès duquel tous les autres jours ne sont que misérables verres à moutarde. Qu'on le veuille ou non, l'ombre immense et pitoyable de Jésus n'aura jamais fini de recouvrir la terre, et les las-de-vivre, les pauvres-en-amour, les déshérités, les gémissants et les épris de tendresse, n'auront jamais fini de se réfugier sous les plis de son divin manteau.

Oui, c'était le jour de Noël, et je devais, le soir même, aller réveiller chez un ami compositeur, marié et père de famille, homme délicieux dont le seul défaut était d'être las d'une épouse bourgeoise et stupide, et de lui préférer les garçons. Hélas ! je venais de publier une plaquette de poèmes argotiques et violents, dans laquelle mon homophilie se drapait dans des adjectifs orduriers et saignants, et dans l'après-midi, je reçus une lettre incroyable de sottise par laquelle, la femme du compositeur pédéraste me décommandait, me fermait la dinde au nez et m'interdisait à jamais la porte sodomique de son foyer !

J'avoue que ce fut un coup dur, et la pensée d'une vieille amitié s'écroulant sous la bombe d'une plaquette de vers, me mit l'âme en déroute. Certes, je ne pouvais en vouloir à cette femme de tout faire pour que ses enfants ne soient point obligés un jour d'appeler leur père « ma tante » au lieu de l'appeler « papa », mais je lui en voulais d'avoir attendu près de dix ans pour interdire ma visite à un mari qui avait cessé depuis longtemps de la visiter, et de qui elle n'avait jamais ignoré les égarements homosexuels. La vertu s'épanouissait un peu tard chez cette idiote, et elle ressemblait plutôt à une crise de bourgeoisisme et à une rage de dents...

Selon mon habitude, j'avais décacheté la lettre de la mante religieuse dans le couloir de l'immeuble, et par sa petite fenêtre ouverte, Gégé pouvait suivre sur mon visage le cheminement de ma lecture. Sa voix d'oiseau me fit sursauter; je fus surpris par l'émotion dans laquelle trempaient ses grands yeux noirs.

— Mon Dieu ! mais vous pleurez, me dit-il. Une mauvaise nouvelle ? Un deuil peut-être ? ...

— Ce n'est rien, dis-je. Simplement la lâcheté d'un ami que j'aimais comme un frère, et qui n'était qu'un cornichon marié à une andouille !

Le rire frais de Gégé me fit du bien, et je posai son sourire sur mon front, comme une compresse. Je continuai :

— Ce qui me fiche le cafard, c'est que je devais réveillonner chez cet ami, et que je m'en faisais une joie. Pour moi, mon petit Gégé, le soir de Noël est un grand soir, et à la pensée que je vais le passer tout seul chez moi... j'en suis malade !

— Mais vous avez bien d'autres amis, me demanda le jeune garçon.

— Oui, bien sûr, mais il est trop tard. Et d'ailleurs, j'ai peu d'amis; seulement des gens à qui j'écris et que mes lettres amusent... ce n'est pas de l'amitié, c'est un échange d'égoïsmes par correspondance !

— Je comprends, dit Gégé, avec un air sérieux qui le rendait à son âge véritable et à sa maladie.

J'éclatai d'un rire qui sonnait faux :

— Allons, ne parlons plus de cela ! Il faut laisser les cons ensevelir les cons, et je n'en mourrai pas de me coucher comme les poules le soir où les gens célèbrent la nativité de Jésus en bouffant de la dinde !

— Ce que vous pouvez être amusant, dit l'enfant triste. Je le dis souvent à ma mère : causer avec monsieur André, c'est aussi rigolo que de voir Bourvil... ça me console de ne plus pouvoir aller au cinéma !

Ces quelques mots tellement simples, qui peignaient si bien tout le drame du petit malade, m'ouvrirent les yeux sur ma frivolité. Comme c'était peu de chose, après tout, la perte d'un étranger baptisé fallacieusement ami, auprès de la vie misérable de ce gosse, condamné à passer ses jours dans un fauteuil, dans l'ombre d'une petite loge triste qui sentait le pipi de chat et l'oignon brûlé ! Ravalant les larmes de dépit qui me faisaient une grosse boule de haine dans la gorge, je lui demandai en souriant :

— Mais vous, Gégé, vous devez être bien content que ce soit Noël ? Vous allez sûrement faire un petit réveillon avec votre mère ?

— Tu parles ! s'exclama un peu vulgairement Gégé, ce serait bien la première fois !... D'abord, on n'est pas riche, vous savez, et puis ma mère, elle n'aime pas les fêtes. Elle trouve que c'est de l'argent gâché parce que je n'ai pas d'appétit... et puis aussi parce que je suis triste.

— Mais moi, je vous trouve gai ! Je vous vois toujours sourire...

— Ça dépend avec qui, dit Gégé, en me regardant gravement. Puis, il continua :

— Oh ! ce n'est pas que ma mère soit méchante... mais elle ne se rend pas compte. Toujours à cavalier à droite, à gauche, chez des voisines... Si elle savait ce que c'est que de passer sa vie dans un fauteuil, pour sûr qu'elle comprendrait mieux.

— Alors, pas de réveillon, mon pauvre Gégé ?

— Non, on va dîner comme d'habitude, et puis après, ma mère, elle grimpera chez le facteur du premier qui a la télé...

Certaines pensées vous agrippent la cervelle sans qu'on sache pourquoi, elles vous inondent d'amour et vous tombent dessus comme le coup de foudre. Peut-être aussi n'avais-je pas encore remarqué combien Gégé était joli, avec son air d'enfant-fleur, avec ses beaux yeux d'infirmes ? Sans l'ombre d'une hésitation, je demandai :

— Gégé... mon petit Gégé... je viens de vous dire combien je vais m'emmerder ce soir, tout seul. Si j'apportais tout ce qu'il faut pour faire

un gentil petit réveillon, croyez-vous que votre cerbère de mère accepterait ?

Il ouvrait de grands yeux, et ses sourcils chinois s'envolaient vers ses tempes, comme des ailes d'hirondelle.

— Un petit réveillon... ici, dans la loge ?

— Oui, quelque chose de chouette, avec des escargots, du foie gras, un poulet froid et du champagne... vous aimez tout ça ?

— Je ne sais pas, dit gravement Gégé, foie gras... champagne... vous savez, c'est des trucs qu'on ne voit pas souvent à la maison !

Il éclata de rire :

— Ah ! si, pourtant, je connais bien les escargots ! Autrefois, quand papa était encore vivant, avec ma mère ils allaient dans les bois de Meudon, le dimanche. Quand il pleuvait, ils revenaient avec un grand cabas plein d'escargots qu'ils mettaient à baver dans une bassine... c'était dégoûtant !

Cher petit ! J'avais envie de rire et de pleurer, et aussi une furieuse envie de l'embrasser. J'insistai :

— Alors, Gégé, on le fait ce réveillon ?

Par la fenêtre à courrier, je vis sortir sa petite main maigre où les veines dessinaient des ruisseaux bleus, et je lui tendis la mienne qu'il serra passionnément. Il soupira :

— Moi, je serais heureux, vous pensez ! Mais ma mère a un drôle de caractère...

— Mais elle est toujours charmante avec moi !

— Pour ça, c'est vrai qu'elle vous estime bien. Elle dit toujours que si tous les locataires vous ressemblaient, ce serait pain bénit d'être pipelette ! Demandez-lui, qu'est-ce que vous risquez ? Tenez, elle est justement dans la cour, en train de rincer sa lessive...

Je n'eus guère de peine à convaincre la concierge, une énorme femme rousse maquillée à la mords-moi le jonc, et qui empestait la violette du coiffeur du coin. Toutefois, elle mit une condition : on ne réveillonnerait pas, on dînerait simplement, et vers dix heures, elle irait prendre le café et voir la télé chez son facteur.

Dirais-je ce que fut ce réveillon que j'oserais qualifier de maçonique, puisqu'il avait lieu dans une loge ? Je me contenterai d'écrire qu'il fut à la fois délicieux et grotesque; délicieux par tout ce que Gégé y apportait de grâce maladive, de joie enfantine, de réflexions de gosse qui découvre la saveur équivoque du foie gras et la griserie aristocratique du champagne; grotesque par les allures de poule faisane de sa mère la concierge, laquelle s'était affublée d'une robe en taffetas datant de la Belle Otéro, toute bardée d'épingles à nourrice et de baleines qui maintenaient les melons de ses seins dans une corbeille de Chantilly noir, et donnait, à sa poitrine ruminante et émotionnée, je ne sais quel air d'enterrement de première classe...

Comme, à cette époque, je gagnais largement ma vie, je m'étais ruiné en boustifaille et avais apporté ce qu'il y a de meilleur. La terrine de foie gras aurait pu contenter une famille nombreuse, la bûche de Noël était un monument, et comme j'ai un faible pour les choses paires — qu'il s'agisse des yeux, des fesses ou du reste... — méprisant la bouteille de champagne solitaire qui fait pauvre, j'en avais acheté deux.

Grande fut ma joie de constater que Gégé, qui avait peu d'appétit, se jetait sur toutes ces surprises avec une avidité pointilleuse d'oiseau. Il mangeait peu, bien sûr, mais avec tant de grâce enfantine que, sa petite bouche rouge d'oisillon ouverte au-dessus de la serviette nouée autour du cou, il avait l'air d'avaler des perles fines. Sa mère, elle, bâfrait consciencieusement, excitée par le grand appétit que donne la pratique des exercices ménagers, et je ne cessais de me réjouir devant son muflle trempant dans l'assiette, au point qu'elle en oubliait de parler...

Je n'éprouvai qu'une surprise désagréable, celle causée par l'entrée dans la loge de ma voisine de palier qui attendait une lettre de Londres. C'était une vieille demoiselle noble et presbyte qui donnait des leçons d'anglais pour vivre. Elle parut horrifiée de me voir attablé avec les concierges, me jeta un regard digne de Paul Claudel se penchant sur les turpitudes d'André Gide, et à partir de ce soir mémorable, cessa de me parler.

La table ronde était petite, et pour me faire honneur, la mère de Gégé avait sorti une immense nappe blanche qui traînait sur le parquet. Au milieu, sous la lumière jaune de la suspension, trônait un tout petit arbre de Noël que j'avais acheté au Prisunic voisin. Allongeant mes jambes sous cette nappe prétexte, j'eus la joie de sentir frémir entre mes mollets les fragiles mollets de Gégé. C'était une impression exquise, légère; il me semblait flirter avec un oiseau. A chacune de mes pressions, le jeune homme répondait pas un recul plein de pudeur, et au bord de ses paupières baissées, palpitait la frange soyeuse de ses cils. Mais bientôt, ses pieds chaussés de pantoufles molles venaient se poser sur les miens, et j'en perdais le boire et le manger. Ma tactique amoureuse le déconcertait parfois, telle ma chaussure glissant le long de sa cuisse, et plus haut encore... Il me regardait alors, la bouche ouverte, la fourchette droite dans sa main comme un bâton de sergent de ville, et, devenant rouge comme une cerise, baissait le nez sur son foie gras avec l'air d'y chercher je ne sais quelle truffe absente... En vérité, j'étais à la fois la truffe et le cochon, et devant ce petit malade pris dans mes filets, je ne sais qui était le plus fort, de ma honte ou de mon plaisir. Il arrive ainsi, parfois, que l'amour emprunte le sentier du vice, pour aboutir à cette clairière ensoleillée où dansent les petits lapins blancs de la tendresse.

Tout en causant, j'appris avec surprise, que Gégé lisait Giraudoux, Colette et Proust... Je lui en exprimai ma surprise :

— Oh ! me dit-il, ma mère a trouvé ces bouquins chez le vieux monsieur du quatrième, qui est mort à l'hôpital l'année dernière. Les héritiers sont venus chercher les meubles, mais ils ont laissé les livres.

— Et... cela vous intéresse, Gégé ?

— Oh ! je ne comprends pas tout, dit-il, mais c'est joli. C'est comme de la musique. J'aime surtout les histoires de ce monsieur Proust, parce que ça se passe dans le grand monde... avec des gens distingués qui passent leur temps à couper les cheveux en quatre... C'est rigolo, et puis ça me change un peu d'ici où tout est laid et où les gens sont bêtes !

— Non, mais, vous l'entendez ? s'exclama la concierge. Les gens sont bêtes !... Je me demande un peu, ce gamin pour qui qu'y s'prend ? Ah ! je vous jure que je suis bien à plaindre, mon pauvre monsieur,

d'avoir un enfant malade, incapable de gagner sa vie, et qui se croit sorti des fesses de Jupiter !

Il y avait tant de mélancolie dans les yeux de Gégé que, pendant une seconde, je souhaitai de voir la suspension ridicule se décrocher et tomber sur la gueule hargneuse de sa mère. Cette femme ne comprenait pas que la maladie est un don, que les longues heures de solitude enrichissent plus un être que la joie médiocre de vivre, et, femelle stupide, elle regardait son enfant avec l'air imbécile d'une pintade qui aurait couvé un cygne. Par sa stupidité, elle me rappelait la femme de mon ami le compositeur chez qui j'aurais dû réveillonner ce soir-là, cette espèce de bourgeoise vaniteuse et frelatée qui eût été si bien à sa place, dans cette loge, entre les ragots, le cordon et le balai !

Mais dix heures du soir approchaient, moment que s'était fixé la mère de Gégé pour aller rejoindre son facteur. J'éprouvais une telle volupté à voir les beaux yeux reconnaissants du jeune malade sans cesse posés sur les miens, à déguster les sourires complices qu'il cachait dans une moue d'enfant qui donnait à sa bouche la forme d'une fleur, que je me sentais incapable de le quitter. Combien ma chambre me semblerait terne, sans la lumière de ce chamant visage, sans cette main diaphane tenant la coupe de champagne comme pour une offrande, sans tant de grâce maladive qui donnait, à la minute lourde, je ne sais quelle légèreté de fièvre !

Fort heureusement, à propos de Proust et de sa fameuse sonate, la conversation avait pris le chemin de la musique. J'avais découvert, avec un nouvel enchantement, que Gégé (la radio était un perroquet perché sur son fauteuil de malade) n'aimait pas seulement l'accordéon, mais qu'il adorait le piano, et surtout Chopin. Et comme je lui demandais pourquoi il aimait le piano, il m'avait fait cette réponse exquise :

— J'aime bien le piano, parce que ça sonne clair... ça fait comme les gouttes d'eau dans la cour, sur la toiture des cabinets, quand il pleut à verse...

Au moment où la concierge se levait pour aller rejoindre le gros facteur et son petit écran, je sentis que je devais prendre congé et abandonner mon joli malade. C'est alors que je m'entendis dire :

— Ecoutez, Gégé, c'est dommage de se quitter comme ça ! J'ai, dans ma chambre, un excellent électrophone...

— Un quoi ?

— Un bon phono, si vous préférez, et j'ai aussi les Etudes de Chopin par Alfred Cortot, une merveille ! Ne pensez-vous pas que nous pourrions écouter ce disque ensemble, en sirotant un fond de Chartreuse qui doit dormir dans le buffet de ma cuisine ?

Gégé avait battu des mains comme pour applaudir une idée en tutu, sa mère avait haussé les épaules en marmonnant : « A votre bon plaisir, Monsieur André, je vous laisse avec Gégé ! Moi, la grande musique, vous savez... » et elle s'en était allée rejoindre le facteur célibataire, pour des plaisirs qui n'étaient peut-être pas uniquement télévisés...

Le temps de grimper chez moi, au cinquième, d'y prendre mon appareil, quelques disques et la bouteille de Chartreuse, et je me retrouvai dans la loge. Elle m'accueillit tendrement et me parut plus chaude, plus intime. C'est que Gégé, qui pouvait tout de même se mouvoir en s'accro-

chant à un meuble, au dossier d'une chaise, avait pris soin de tirer sur la porte vitrée une lourde tenture poussiéreuse, et de cacher la petite fenêtre à courrier derrière un drôle de rideau rouge qui mettait une note espagnole dans la grisaille de la loge. Le garçon me regardait sans rien dire, mais par les lucarnes brillantes de ses yeux, je voyais clair en son cœur. Comme je versais la Chartreuse verte dans les verres, Gégé me demanda :

— Cela ne vous ennue pas, Monsieur André, que je m'étende sur mon lit pour écouter le piano ? Je crois bien que votre champagne m'a un peu étourdi . . .

Il s'était allongé sur son petit lit de fer, au fond de la loge, sous une immense photographie ridicule de son père à moustaches. Je n'avais pu m'empêcher de noter, avec mélancolie, le blanc douteux des deux oreillers sur quoi reposait sa tête, dans le désordre charmant d'une chevelure exotique. Comme les premières notes du piano commençaient à ruisseler dans le silence, j'entendis la petite voix douce me dire :

— La clef est sur la porte . . . Vous pourriez peut-être la tourner, afin qu'un locataire ne vienne pas nous déranger ?

La suite de cette histoire est, vous l'avez deviné, cousue de fil blanc, et je m'en voudrais de l'abîmer par le gros fil rouge des descriptions érotiques. Aussi bien, peut-on parler d'érotisme quand il s'agit de cet élan de tendresse qui me jeta sur les beaux yeux fiévreux de Gégé, pour les clore sous mes baisers ? Et comme il se faisait adroit, léger, mon désir, pour prendre dans mes bras ce fardeau délicat qu'un geste brutal aurait pu briser ! Tandis que je tenais la bouche de Gégé dans la mienne, je sentis sur mes joues une étrange humidité. Reposant avec douceur la jolie tête docile sur l'oreiller, je vis que le garçon pleurait. Je me redressai, épouvanté :

— Gégé, mon cher petit Gégé . . . je ne suis qu'un salaud ! Je t'ai fait de la peine ? Je te dégoûte ?

Se soulevant sur un bras, son autre bras attirant ma tête contre la sienne, je l'entendis murmurer, dans une sorte d'extase, des mots qui m'auraient sûrement fait rire dans la bouche d'un autre :

— Mon amour . . . mon cher amour . . .

Nous retombâmes tous deux sur l'oreiller, et ce fut soudain chez ce garçon qui avait toujours été privé de tendresse, un déluge de sanglots, un vent d'ouest de passion, une avalanche de larmes d'enfant dans une cascade de hoquets, tandis qu'il soupirait, comme une litanie : « Mon amour . . . mon cher amour . . . » et que ses lèvres cherchaient à nouveau les miennes.

Que dirai-je encore qui ne puisse décourager la beauté de cette rose blanche malade s'effeuillant sous mes caresses ? Certaine volupté douloureuse, les mots regimbent devant elle, et seule la musique pourrait exprimer la plaie vive d'un désir qui appelle des pansements de tendresse . . . Je dirai seulement que, dépouillé de ses lainages pauvres, soulevé de cet éternel fauteuil où l'ennui le momifiait, le corps de Gégé se révélait plus fragile que maigre, doux et frais sous la bouche comme celui d'un enfant. Et je ne m'attarderai point sur la triste découverte d'un dos qui me fit, à mon tour, sangloter de tendresse; un pauvre petit dos que les docteurs n'avaient guère épargné, et qui, brodé, diapré, moucheté de

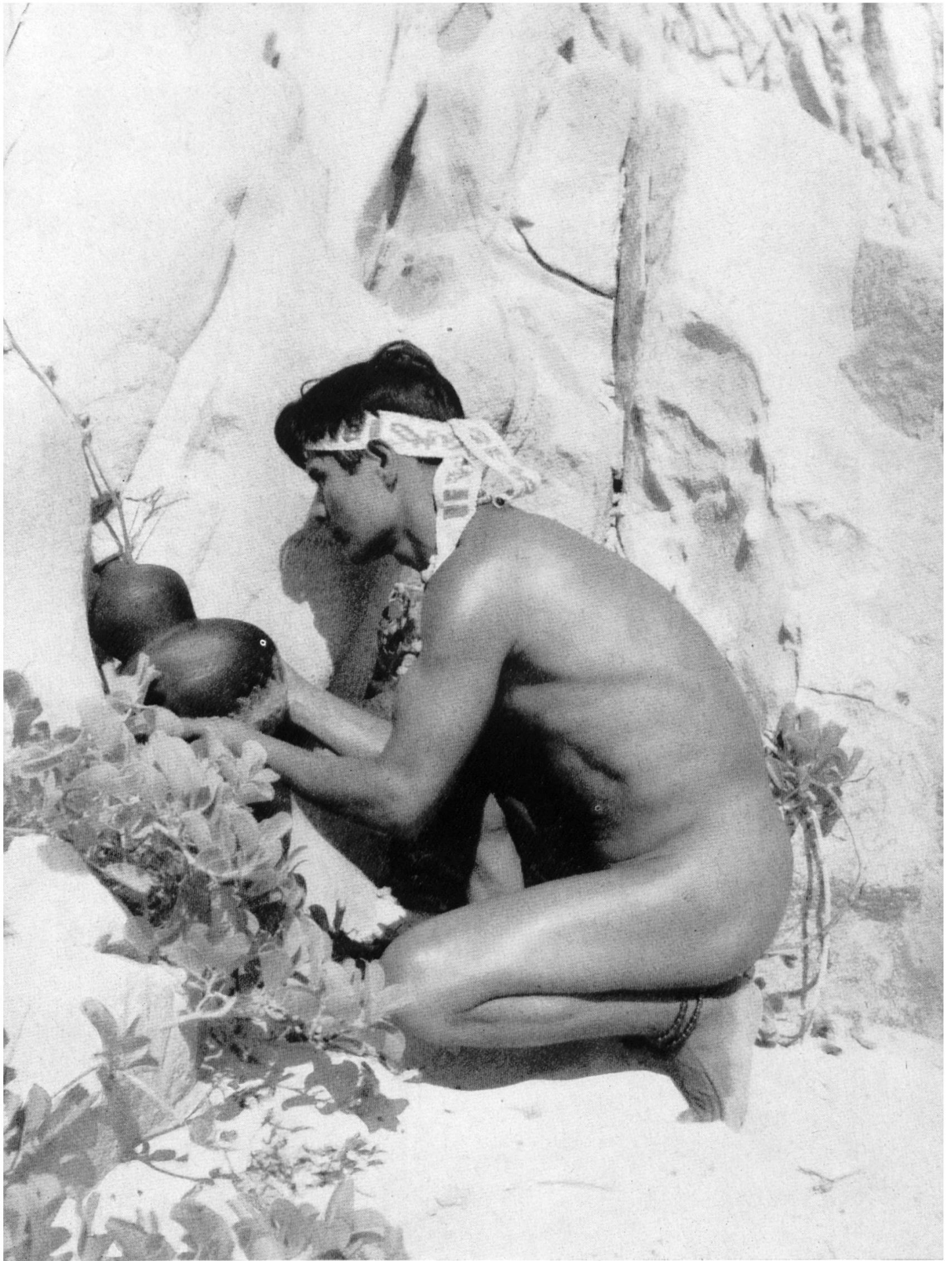


Photo: Wolfgang Cordan, Mexiko

Indianischer Hirte



O. R. Schatz, Deutschland

Holzchnitt 1926

tant de piqûres médicamenteuses roses et bleues, ressemblait à une très ancienne tapisserie. Fermant les yeux sur une étrange découverte qui risquait d'éteindre mon désir, je couvris ce dos de tant de baisers, qu'il ne fut bientôt plus pour moi qu'un parterre de fleurs où mes lèvres se promenaient comme des abeilles . . .

Les docteurs sont-ils des ânes, le mal de Gégé n'était-il que le spectre de l'ennui, ou l'envie d'aimer est-elle plus forte que la résignation de mourir ? Seul, le lecteur en décidera, à qui je confie que, l'année suivante, et par un même soir de Noël, je me trouvais attablé avec Gégé pour le réveillon, dans une petite boîte de Montmartre où la joie de vivre s'égrenait comme un collier de perles dans un écrin de velours rouge.

Pour tuer le passé, et peut-être aussi pour m'offrir un petit amant neuf, Gégé s'était fait décolorer les cheveux. Blond et rose, il ressemblait à un marin suédois, et quant à sa mère, elle s'était remariée avec le facteur du premier avec qui elle continuait de grossir, dans une charmante petite villa du côté de Montpellier.

André GOUDIN

LE CELIBAT : une vocation ?

L'article ci-après a paru dans une revue chrétienne, il fut écrit avant tout à l'intention des femmes non-mariées. Les considérations émises par J.C. sont pourtant en majeure partie aussi valables pour l'homme célibataire, elles aident à accepter un sort que nous devons vivre sans l'avoir choisi.

La Rédaction.

Dans notre communauté, il y a un grand nombre de célibataires, hommes et femmes. Beaucoup d'entre eux, ayant passé la trentaine, voient peu à peu s'évanouir la perspective d'un mariage . . . Certains acceptent généreusement cette vie. D'autres, surtout les femmes, en souffrent, persuadées qu'elles sont les victimes d'une injustice. Il leur semble que, privées d'un mari et d'enfants, elles sont condamnées à une vie morne, sans valeur et sans bonheur. Déçues, elles acceptent des aventures sentimentales sans issue. Si vous les rendez attentives à leur erreur, elles vous répondent : « Mes amies sont mariées. Elles sont heureuses. J'ai bien le droit de connaître un peu de bonheur, même si vous l'appellez *péché*. » A leurs yeux, leur célibat est un échec.

Beaucoup d'entre nous vivent et agissent comme si effectivement c'était un échec. Lorsqu'on parle à un enfant ou à un jeune de son avenir, on lui fait entrevoir le mariage. Et ce que l'on appelle mariage est souvent bien éloigné de l'idéal chrétien. On s'attache à une conception terre à terre de la vie conjugale : se marier, c'est acquérir le droit de jouir de sa vie, d'en tirer le maximum de plaisir physique, sentimental et intellectuel. On oublie qu'en se mariant les époux chrétiens acceptent la mission de devenir des collaborateurs de Dieu dans la transmission de la vie et de s'épauler mutuellement dans la recherche du Seigneur. Dans la